

---

## Jacques HEERS, *Histoire des croisades*

Michel Balard

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/6018>

DOI : 10.4000/ccm.6018

ISSN : 2119-1026

### Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 181-182

ISSN : 0007-9731

### Référence électronique

Michel Balard, « Jacques HEERS, *Histoire des croisades* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 238 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 03 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/6018> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.6018>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Jacques HEERS. – *Histoire des croisades*. Paris, Perrin Éditions, 2014, 323 p.

Spécialiste reconnu de l'histoire médiévale italienne, auteur de plusieurs remarquables biographies (*Marco Polo*, *Christophe Colomb*, *Machiavel*, par exemple), Jacques Heers avait dès 1995 manifesté un intérêt pour l'histoire de la Méditerranée orientale, en publiant un ouvrage sur la Première croisade et, dix ans plus tard, un autre sur la chute de Constantinople. Son décès ne lui a pas permis d'achever cette *Histoire des croisades* que les éditions Perrin présentent à juste titre comme un ouvrage posthume. On ne saurait donc attribuer totalement à l'auteur la responsabilité des imperfections dont le livre est émaillé.

Dans une longue introduction, l'A. s'élève contre le découpage traditionnel opéré par les manuels qui mettent en valeur huit croisades, mais ignorent le plus souvent des expéditions moins importantes qui, pendant près de deux siècles, ont gagné la Terre sainte et participé à sa défense. Il relève très justement que le mot même de « croisade » est bien postérieur à ce que l'on désigne aujourd'hui comme tel dès 1096, mais, dans son souci de combattre les anachronismes, il en commet un de taille en faisant apparaître le mot vers 1700 (p. 17), alors qu'il est mentionné au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, certes bien après que ses participants eurent officiellement reçu le nom de « croisés » (*cruce-*

*signati*, mot utilisé dès 1215 par le pape Innocent III dans la constitution *Ad liberandum* du quatrième concile du Latran). J. Heers souligne aussi à quel point l'Occident des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles ignorait l'islam et méconnaissait le monde byzantin.

Le plan de l'ouvrage fait la part belle aux trois premières croisades, suit le cours de la quatrième, sans trop insister sur les conséquences dramatiques jusqu'à aujourd'hui de la prise et du saccage de Constantinople par les croisés en avril 1204. Il est ici étrange d'intituler le chapitre « L'empire latin de Constantinople (1195-1261) », puisqu'en fait c'est le couronnement de Baudouin I<sup>er</sup> comme empereur le 16 mai 1204 qui marque le début de l'empire latin. Les cinquième et sixième croisades sont trop brièvement évoquées, les expéditions de saint Louis plus longuement, mais à travers de larges extraits de Joinville et des lettres des officiers royaux. Le cinquième et dernier chapitre, qui embrasse l'ensemble du XIII<sup>e</sup> siècle et évoque même brièvement les plans de croisade du siècle suivant, aurait mérité des développements plus précis et plus ordonnés.

La documentation utilisée par l'A. semble bien souvent vieillotte. Plusieurs sources fondamentales sont utilisées d'après l'édition de Guizot de 1824-1825 : les chroniques de Guillaume de Tyr et de Guibert de Nogent par Robert Huygens, celle d'Albert d'Aix par Susan Edgington ou de Joinville par Jacques Monfrin sont ignorées. À l'exception de l'*Histoire des croisades* de Jean Richard, les travaux des vingt dernières années sont absents d'une bibliographie indigente, où se mêlent sources et ouvrages de seconde main, de manière désordonnée.

Que dire alors des lacunes sur quelques épisodes importants, mis en relief par la recherche récente : la découverte de la sainte lance à Antioche, les scènes d'anthropophagie à Ma'arrat, le débat entre les croisés sur la nature du futur pouvoir après la prise de Jérusalem, le partage de l'empire byzantin (*Partitio Romaniae*) avant la prise même de Constantinople en avril 1204, les conditions d'occupation de la Crète par les Vénitiens, les intérêts de Charles d'Anjou au moment de la croisade de Tunis, on pourrait multiplier les exemples d'épisodes notoires passés sous silence. Plus grave encore : attentif aux violences, aux exactions, au pillage et à la recherche des biens matériels par les croisés, l'A. ignore l'aspect pénitentiel de la croisade, la recherche du salut par les participants, la pratique même du pèlerinage, une composante essentielle au moins des premières expéditions. Tout se réduit à la recherche du profit, quand ce n'est pas tout simplement aux moyens de survivre. Bref, une croisade sans Dieu, sans dévotion, sans sainteté.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les erreurs factuelles qui émaillent le récit. Elles sont légion. Quelques exemples seulement : Philippe Auguste est absent du royaume de France du 4 juillet 1090 (sic) à fin août 1091 (p. 11) ; confusion entre Antioche et Edesse (p. 128) et entre Antioche et Shaïzar (p. 157) ; les Pisans à Antioche en 1089 (p. 164) ; prise de Constantinople par les croisés en juillet 1204 (p. 201 : en fait les 12 et 13 avril 1204) ; Trébizonde serait restée indépendante pendant plus d'un siècle (p. 217 : en fait de 1204 à 1461) ; Frédéric II prend la croix en 1221 (p. 237 : en fait dès 1215) et se réconcilie avec le pape en 1228 (p. 242 : en fait par le traité de Ceperano du 23 juillet 1230) ; confusion entre guelfes et gibelins de Florence (p. 278). Des noms bien connus sont estropiés : al-Kamel (p. 11) pour al-Kamîl ; Emerich de Leisingen (p. 61) pour Emich de Leiningen ; Aruf (p. 107) pour Arzuf ; Beauvoir (p. 163) pour Belvoir ; Makrigi (p. 238) pour Makrîzî ; Marino Saludo (p. 284) pour Marino Sanudo. Bref, une relecture par un spécialiste aurait permis d'éviter toutes ces imperfections.

Au terme de la lecture de ce que l'éditeur qualifie de « synthèse brillante », il reste certes un récit écrit d'une plume alerte où l'on reconnaît le talent de l'historien, mais il n'en reste pas moins que l'on s'attachera davantage aux œuvres de sa maturité qu'à cet ouvrage posthume entaché de trop d'erreurs et d'approximations.

Michel BALARD.